

## Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

16/01/2008

### Entre social et individuel : l'inconscient lacanien d'après « Le séminaire sur la lettre volée » (1957).

Christophe Scudéri

Afin d'apporter ma quote-part à un séminaire dont le thème annuel est « connaissance, histoire et société », j'ai décidé de vous parler d'un passage problématique mais central –fondateur même– d'un texte que Lacan a rédigé en 1956, fait paraître dans la revue « *la Psychanalyse* » en 1957 puis réédité en 1966 en tête des « *Ecrits* ». Rédaction d'une leçon que Lacan a prononcée dans le cadre de son séminaire à l'hôpital Sainte-Anne, ce texte porte le nom –qui comme nous le verrons est loin d'être sans importance– de : « Le séminaire sur « La lettre volée » ». Le passage qui nous intéresse, est un passage qui introduisant l'ensemble du texte non seulement marque le texte en son destin de façon décisive mais plus généralement produit –depuis ce texte, depuis « Le séminaire sur « La Lettre volée » »- une certaine conception lacanienne de l'Inconscient, conception qui jouant sur l'alternative individuel-social vient à contester l'irréductibilité de cette alternative.

Pour saisir ce dont il s'agit, il nous faut tout d'abord resituer le texte dans le cadre général dans lequel il s'inscrit soit les « *Ecrits* » de Jacques Lacan. Car c'est depuis les « *Ecrits* », la grande œuvre de Lacan, que nous lisons aujourd'hui « Le séminaire sur « La Lettre volée » ». Non seulement parce que sa version de 1957 nous est du fait de la rareté du document inaccessible aujourd'hui mais plus fondamentalement du fait du dispositif général que sont les « *Ecrits* » qui, en s'imposant en 1966, nous a imposé et nous impose encore aujourd'hui le cadre restreint de lectures possibles du texte lacanien. Lire « Le séminaire sur « La Lettre volée » depuis le cadre des « *Ecrits* » de Jacques Lacan, ce n'est pas la même chose que de le lire depuis la revue « *la Psychanalyse* » non en tant que le texte aurait été dans son contenu modifié voire réécrit (il y a des modifications « architecturales » qui sont apportées dont la principale est –outre l'ajout d'une « parenthèse des parenthèses » rédigée pour l'occasion en 1966- le rejet après le texte tel un post-scriptum de l'« *introduction* » de 1957, rejet dont Lacan se justifie par une « *présentation de la suite* » chargée d'introduire l'introduction) mais en tant que le lire depuis les « *Ecrits* » de Jacques Lacan, c'est le lire depuis un certain dispositif (proprement lacanien) ouvert dans et par les « *Ecrits* ».

Ainsi, va-t-il s'agir de dégager une certaine conceptualisation de l'Inconscient lacanien tout en dévoilant le dispositif général depuis lequel il émerge comme l'expérience de ce qui n'est plus seulement un concept. Car nul processus de définition de l'Inconscient lacanien ne peut se risquer à ne pas être en même temps déconstruction du dispositif des « *Ecrits* » de Jacques Lacan - sauf à courir le risque (jamais totalement éliminé) de tomber sous l'effet de quelques transferts. Ainsi, n'allons-nous cesser de cheminer selon deux axes : entre dégagement d'un dispositif et définition conceptuelle de l'Inconscient.

#### **Le dispositif des « *Ecrits* » de Jacques Lacan(1) : un régime d'ordonnement**

Au sens premier du terme, les « *Ecrits* » de Jacques Lacan sont la compilation d'articles rédigés et publiés entre 1936 et 1966. Ces articles qui constituent le recueil que sont les « *Ecrits* » de Jacques

Lacan, sont sériés selon une triple loi rythmant trois temporalités, espaçant trois scènes : 1°) une règle chronologique (du plus ancien au plus récent) ouvrant une scène académico-universitaire, 2°) une règle mytho-historique (selon les temps forts d'une histoire lacanienne de la psychanalyse) ouvrant une scène analytique franco-lacanienne, 3°) une règle subjectivo-analytique (selon les scissions de la cure analytique lacanienne au sens à la fois d'une cure définie en termes lacaniens et à la fois de la cure de Lacan-l'analysant) ouvrant la scène d'une cure analytique (en cours) infini. Soumis à cette triple règle, les articles se succèdent selon la série dictée par ces règles, creusant la scène des « *Ecrits* », frayant son nom dans le tissu collectif. C'est dans le cadre de ce régime général que vient à se loger « Le séminaire sur « La Lettre volée » ».

### **Place et fonction du « séminaire sur « La lettre volée » » dans le dispositif des « Ecrits » de Jacques Lacan**

Si nous déterminions au regard de la triple loi organisant la série, la place qui revient de droit au « *Séminaire sur « La lettre volée » »* alors nous devrions théoriquement le retrouver au mitan du livre entre « *Variantes de la cure-type* » (1955) et « *La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse* » (1956). Or, loin d'occuper la place qui lui revient, le texte déroge à cette exigence laissant dans le vide qu'il ouvre se loger trois textes distincts : tout d'abord un texte rédigé pour l'occasion -« *D'un dessein* » (1966)- dont la tâche est d'expliquer ce qui a guidé Lacan dans son enseignement et ensuite deux « échantillons...de notre séminaire » que sont l'« *Introduction* » et la « *Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud* » (1956).

[Trois remarques quant à ces textes, qui permettent de circonscrire dans le tissu du texte une singularité qui va se répéter :

1°) tous trois font référence à la scène du séminaire de Lacan soit à une scène extérieure à celle des « *Ecrits* » ; 2°) deux d'entre eux renvoient directement à un texte de philosophie sur la psychanalyse soit à un texte étranger au discours analytique ; 3°) ces deux textes introduisent et répondent, commentent donc un texte toujours supposé mais littéralement absent, rejeté si ce n'est reconstruit (Lacan l'annonce comme un « *commentaire parlé sur la Verneinung de Freud selon Jean Hyppolite* ») depuis l'après-coup d'un « *Appendice* ». Par ces textes qui viennent se loger à la place laissée vacante par celui qui aurait dû être attendu ici, est introduit dans le corps même du texte la référence au dehors d'une scène hétérogène à celle des « *Ecrits* » que celle-ci soit l'hétérogénéité d'un discours philosophique ou l'hétérogénéité d'une scène réservée à des initiés à savoir celle du séminaire tenu hebdomadairement par Lacan, scène explicitement évoquée dans le titre : « *Le séminaire sur « la Lettre volée » »*.]

Faisant faux bond à ce qui lui était prescrit par la loi du livre, manquant littéralement à sa place, « *Le séminaire sur « la lettre volée » »* se retrouve placé en tête de l'ouvrage qu'il introduit; il en est –comme l'écrit Lacan dans sa « *présentation* » incluse dans la réédition en livre de poche des *Ecrits* en 1970- le « *poste d'entrée* ». Dérogeant à la règle, il acquiert en tant qu'il est le seul de la série à déroger à la règle, un statut d'exception. Ce qui, en termes strictement lacaniens, octroie au « *Le séminaire sur « La Lettre volée » »* un statut et une fonction phallique soit ce qui en tant que signifiant du manque –ce qui littéralement manque à sa place, lettre volée- est à la fois dans la série comme signifiant parmi les signifiants et à la fois hors de la série en tant que loi depuis laquelle le manque est manqué, signifiant de tous les signifiants (en tant qu'il les rend possible comme signifiant) ; soit ce qui est à la fois article parmi les articles et à la fois ce qui, manquant à sa place, introduit –négativement, en creux- la loi qui le fait manquant dans la série. En ce sens, il vient à tenir la place singulière de celui qui à l'égal de tous est soumis à la loi mais qui à leur différence fonde la loi en tant qu'il la présente dans l'ici et maintenant d'une scène littérale ; il institue paradoxalement le régime auquel lui-même est soumis.

Mais, de quoi s'agit-il dans ce texte ?

## Au cœur du « séminaire sur « La lettre volée » »

Les premiers mots de l'article sont les suivants :

« Notre recherche nous a mené à ce point de reconnaître que l'automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*) prend son principe dans ce que nous avons appelé l'insistance de la chaîne signifiante. Cette notion elle-même, nous l'avons dégagé comme corrélatrice de l'existence (soit : de la place excentrique) où il nous faut situer le sujet de l'inconscient, si nous devons prendre au sérieux la découverte de Freud. C'est, on le sait, dans l'expérience inaugurée par la psychanalyse qu'on peut saisir par quels biais de l'imaginaire vient à s'exercer, jusqu'au plus intime de l'organisme humain, cette prise du symbolique » (11).

S'autorisant de ce que Freud a dit à propos de « l'automatisme de répétition », Lacan affirme l'existence du sujet de l'inconscient en une excentricité qui est celle de l'ordre symbolique, ordre symbolique dont la chaîne se révèle en son insistance dans le dit « automatisme de répétition ». En cette vérité viendrait se manifester la vérité de la psychanalyse en tant que vérité issue de l'expérience analytique et en tant que vérité sur la psychanalyse, la vérité produite par l'expérience analytique étant en retour la vérité depuis laquelle se définit la psychanalyse. Plus loin, il poursuit :

« Nous avons pensé à illustrer pour vous aujourd'hui la vérité qui se dégage du moment de la pensée freudienne que nous étudions, à savoir que c'est l'ordre symbolique qui est, pour le sujet, constituant, en vous démontrant dans une histoire la détermination majeure que le sujet reçoit du parcours d'un signifiant » (SLL,p.12)

Pour illustrer que le « sujet » (ce que Lacan nomme « sujet » par opposition au « moi ») se constitue depuis « l'ordre symbolique » (ce qu'il nomme « ordre symbolique » par distinction d'avec le « Réel » et l'« Imaginaire »), affirmation qui ne serait que la traduction (en termes lacaniens) d'une vérité freudienne touchant la question de « l'automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*) », Lacan prend alibi d'une fiction à savoir « *La lettre volée* » d'Edgar Poe (1844). Ce qu'il tente de définir, c'est la cure analytique et donc ce que l'on nomme « *la psychanalyse* » à partir de la lecture d'une fiction dont la vérité illustrerait la vérité freudienne à savoir –en des termes lacaniens- la présence de l'ordre symbolique.

Le passage qui nous intéresse plus particulièrement, conclut la partie introductive du texte. Il concerne le découpage préalable que Lacan doit opérer dans la nouvelle d'Edgar Poe pour pouvoir développer depuis ce découpage sa lecture. Lacan affirme que la fiction de l'auteur américain est décomposable en deux parties distinctes dans lesquelles se tiennent deux actions impliquant ce qu'il nomme deux modules intersubjectifs. Or, chaque partie ouvrant deux scènes, figurant deux actions ne seraient que la répétition d'une même scène, d'une même action, d'un même « *module intersubjectif* ». En cette répétition viendrait jouer un « automatisme de répétition, au sens qui nous intéresse dans le texte de Freud ».(15).

Mais, en quoi « *La lettre volée* » d'Edgar Poe s'agencerait selon la structure répétitive d'un automatisme de répétition ? Et tout d'abord qu'est-ce qu'un automatisme de répétition au sens de Freud ? Et puis qu'est-ce qu'un module intersubjectif ?

### « L'automatisme de répétition » selon Freud

On s'accorde communément pour considérer que les deux grands textes fondateurs de Freud sont d'une part, « l'interprétation des rêves » (*Traumdeutung*) qui date de 1900 et d'autre part « Au-delà du principe de plaisir » publié en 1920. Si le premier fonde la psychanalyse, le second –par la reconfiguration générale qu'il entraîne- re-fonde selon des termes nouveaux la psychanalyse freudienne. C'est depuis le terrain du second que surgit l'automatisme de répétition comme ce depuis quoi Freud formule spéculativement l'existence d'une « *todestrieb* ».

[Car comme l'écrit Freud lui-même, c'est de spéculation dont il s'agit ici :

« Ce qui suit est une spéculation, une spéculation qui remonte souvent bien loin et que chacun, selon ses dispositions personnelles, prendra ou non en considération. C'est aussi

une tentative pour exploiter de façon conséquente une idée, avec la curiosité de voir où cela mènera »(65).

Comme l'annonce de façon visionnaire Freud dans son « selon ses dispositions personnelles », l'« Au-delà du principe de plaisir » fera l'objet –contrairement à la « *Traumdeutung* »- de vifs débats au sein de la communauté des analystes à tel point que son interprétation ne va cesser au fil des décennies de la scinder en groupes distincts. En France, le débat va prendre le tour d'une querelle de traduction : entre ceux qui parlent d'« instinct de mort » et ceux qui parlent de « *pulsion de mort* », s'instaure l'écart éloignant les tenants d'une psychanalyse d'essence naturaliste (SPP) et les tenants d'une psychanalyse d'obédience anthropologique (SFP).

Quand, en 1956-57, Lacan, membre de la Société Française de Psychanalyse, en repasse par l'« Au-delà du principe de plaisir » pour à partir de lui formuler dans son « *séminaire sur « la Lettre volée »* » (1957) ce qu'est la psychanalyse au sens freudien (= « Retour à Freud »), c'est dans le but d'annexer au nez et à la barbe de ses concurrents de la Société Psychanalytique de Paris (dont l'ouvrage « *La psychanalyse d'aujourd'hui* » venait de paraître en 1956 sous la direction de Sacha Nacht) toute la psychanalyse en France. Lorgnant sur le marché dont il veut le monopole, Lacan doit en repasser par l'« Au-delà du principe de plaisir » en tant que répétition fondatrice du geste freudien,]

En clinicien qu'il est, Freud part d'observations cliniques empruntées à sa pratique, observations dont l'explication lui échappe dès lors qu'il tente de les penser à partir du cadre conceptuel dont il disposait alors. En effet, quand en 1920 Freud se lance dans la rédaction de son article, il en est encore à ce que l'on nomme la première topique à savoir au système Conscient-Préconscient-Inconscient. Dans ce système psychique, un principe gouverne, le « principe de plaisir » dont le corrélatif est le « principe de réalité ». Au regard de ce principe, tout comportement humain s'explique si ce n'est par la satisfaction ou la quantité de plaisir qu'il pourrait apporter, tout au moins par la faible quantité de déplaisir qu'il pourrait susciter. En ce sens, tout choix humain (dont les comportements seraient la traduction effective) serait guidé par soit la quête de plaisir soit par l'évitement de tout déplaisir. Dans ce cadre, le principe de réalité est –non pas ce qui conteste le principe même de plaisir- mais ce qui, face à l'impossibilité momentanée de satisfaire à son plaisir (c'est l'épreuve de réalité)- oblige à surseoir (et non à contester) au principe de plaisir. En arrière-plan de cette conception, se trouve une vision homéostatique de l'humain à savoir la nécessité organique dans laquelle l'homme se trouverait de maintenir son corps à un niveau de tension qui soit le plus bas possible. En introduisant l'au-delà du principe de plaisir, Freud renonce – momentanément ou définitivement ?- à l'idéalisme biologiste et scientiste qui est le sien au profit de ce que lui-même nomme une « spéculation ».

Or, quels sont ces faits cliniques qui, contestant l'idée même d'un principe de plaisir, oblige Freud à avancer une hypothèse hautement audacieuse, faisant de son texte « *au-delà du principe de plaisir* » un texte spéculatif ?

Si comme Freud l'affirme et le croyait jusque-là, le principe de plaisir guide les comportements humains, comment expliquer alors :

- que, dans les traumatismes de guerre, le traumatisé ne cesse de retourner en rêve dans la situation traumatisante c'est-à-dire dans la situation qui littéralement lui cause le plus grands des déplaisirs ?
- que dans le célèbre jeu du « fort-da », l'enfant ne cesse de répéter –par le biais d'une bobine- et le plus souvent uniquement- le départ « pénible » d'un être aimé, sa mère en l'occurrence ?
- que dans la cure analytique l'analysant ne cesse dans l'ici et maintenant de la rencontre avec l'analyste (ce qu'on appelle le transfert) de rejouer à son insu les relations désagréables et douloureuses qu'il a vécu avec des proches ?
- qu'un individu puisse rechercher obsessionnellement du déplaisir sous la forme du dit masochisme ?

Ce que chacun de ces faits cliniques mettent en lumière, c'est un « *Wiederholungszwang* » ou automatisme de répétition à savoir la sempiternelle répétition à travers un rêve, un jeu, une situation

transférentielle ou un comportement général, d'une situation désagréable, source de déplaisir. Au bout de sa spéculation, Freud viendra à formuler l'hypothèse d'une « *todestrieb* ».

## Un module intersubjectif

Parler de ce qu'est un « module intersubjectif » nous oblige à entrer dans « *la lettre volée* » d'Edgar Poe.

Traduite en France par Baudelaire, « *La lettre volée* » d'Edgar Poe met en scène le vol d'une lettre par un personnage prêt à tout pour servir ses ambitions, un ministre du roi. Usant du pouvoir que la lettre lui octroie, il fait chanter celle qu'elle compromet à savoir la reine, ce « personnage de haut rang ». Dans une ambiance nocturne de volutes de fumée, deux personnages -Dupin, sorte de succédané Sherlock Holmesien et un de ses amis, « *le narrateur* »- devisent dans l'appartement du premier sis à Paris quand vient à faire irruption le préfet de police. Incapable -en dépit des immenses moyens dont il dispose- de retrouver la lettre, ce dernier fait appel à la sagacité de Dupin pour retrouver et récupérer la lettre. Ce dont Dupin va s'acquitter avec succès. Plus que la réussite de l'entreprise, ce qui est au centre de la fiction, c'est cette question : comment Dupin a-t-il retrouvé la lettre ?

Le récit de Poe se structure selon deux temps et deux scènes : premièrement, le récit fait par le préfet à Dupin et son ami-narrateur du vol de la lettre de la reine par le ministre dans le boudoir royal (devant le roi aveugle à ce qui se passe sous ses yeux, le ministre se saisit d'une lettre compromettante que la reine -afin de ne pas éveiller les soupçons du roi- avait jeté dédaigneusement sur une table) ; deuxièmement, le récit fait par Dupin à son ami-narrateur du vol par lui-même de la lettre royale au ministre dans l'hôtel de ce dernier (alors même que la police manque à retrouver la lettre, Dupin la repère -du fait même de son maquillage- puis s'arrange pour la dérober sans éveiller les soupçons du ministre). C'est de cette double scène, celle du boudoir royal et celle de l'hôtel du ministre qui toutes deux donnent lieu au même acte (le vol de la lettre), que Lacan dégage un même module intersubjectif. En effet, usant d'une méthode structuraliste, Lacan affirme que chacune d'entre elles serait animée par la même structure sous-jacente à savoir « trois temps, ordonnant trois regards, supportés par trois sujets, à chaque fois incarnés par des personnes différentes.

Le premier est d'un regard qui ne voit rien : c'est le Roi, et c'est la police.

Le second d'un regard qui voit que le premier ne voit rien et se leurre d'en voir couvert ce qu'il cache : c'est la Reine, puis c'est le ministre.

Le troisième qui de ces deux regards voit qu'ils laissent ce qui est à cacher à découvert pour qui voudra s'en emparer : c'est le ministre, et c'est Dupin enfin »(15).

Ce que Lacan dégage du récit, c'est une même structure sous-jacente se composant de trois positions distinctes chacune définissables par trois regards distincts (et trois temps [1]) :

- position I : celui qui ne voit pas ce qui se passe sous ses yeux = l'imbécile (le roi dans la première scène puis la police dans la seconde),
- position II : celui qui voit que le premier ne voit pas et qui de ce fait pense que ce qu'il a à cacher (à savoir la lettre) est bien caché = le présomptueux bien trop sûr de lui (la reine puis le ministre),
- position III : celui qui voit que le second pense que ce qu'il a à cacher est bien caché du fait que le premier ne voit pas et qui de ce fait se saisit de ce qui a à saisir à savoir la lettre = le malin (le ministre puis Dupin)

Ainsi décrypté, voit-on se révéler la même organisation, le « *même module intersubjectif* » dans chacune des deux scènes considérées. La scène seconde n'étant que répétition de la « scène

primitive », vient jouer en ce point l'automatisme de répétition « au sens qui nous intéresse dans le texte de Freud ».

### L'objection à l'affirmation de Lacan

Loin d'aller de soi, l'affirmation de Lacan ne va pas sans une objection. Objection dont Lacan a lui-même conscience puisqu'il va y répondre elliptiquement dans la partie qui nous intéresse. Le problème est le suivant : quand Freud parle d'automatisme de répétition, il fait référence à la répétition **chez un même individu** d'un rêve, d'un comportement, d'un jeu source de déplaisir ; quand Lacan évoque ici l'automatisme de répétition, il désigne le cadre sous-jacent qui en arrière-plan met en scène une **pluralité d'individus** (Le Roi, la Reine, le ministre, la police, Dupin,...). Là où chez Freud on s'attache à l'individu, chez Lacan on engage la multiplicité d'une foule ; là où chez Freud on parle de subjectif, Lacan avance l'intersubjectif. En ce sens donc l'automatisme de répétition lacanien n'est pas l'automatisme de répétition freudien.

### La réponse elliptique de Lacan

Loin d'ignorer cette objection, Lacan l'évoque pour mieux introduire une réponse –elliptique. Voilà ce qu'il écrit :

« Le module intersubjectif étant ainsi donné de l'action qui se répète, il reste à y reconnaître un **automatisme de répétition**, au sens qui nous intéresse dans le texte de Freud.

La pluralité des sujets bien entendu ne peut être une objection pour tous ceux qui sont rompus depuis longtemps aux perspectives que résume notre formule : **l'inconscient, c'est le discours de l'Autre**. Et nous ne rappellerons pas maintenant ce qu'y ajoute la notion de **l'immixtion des sujets**, naguère introduite par nous en reprenant l'analyse du rêve de l'injection d'Irma.

Ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est la façon dont les sujets se relaient dans leur déplacement au cours de la répétition intersubjective.

Nous verrons que leur déplacement est déterminé par la place que vient à occuper le pur signifiant qu'est la lettre volée, dans leur trio. Et c'est là ce qui pour nous le confirmera comme automatisme de répétition » (15-16).

À l'objection à ce point légitime que Lacan y fait lui-même référence à travers la formule « pluralité des sujets », ce dernier répond par « bien entendu » ceci « ne peut être une objection pour tous ceux qui sont rompus depuis longtemps aux perspectives que résume notre formule : **l'inconscient, c'est le discours de l'Autre**. Et nous ne rappellerons pas maintenant ce qu'y ajoute la notion de **l'immixtion des sujets**, naguère introduite par nous en reprenant l'analyse du rêve de l'injection d'Irma ». À l'objection légitime, Lacan répond sans l'expliquer par une formule-slogan qu'il a lui-même créé, « l'inconscient, c'est le discours de l'Autre » et par un « naguère » bien imprécis pour lequel en guise d'information, nous disposons à propos d'une analyse du rêve de l'injection d'Irma, de la notion d'« immixtion des sujets ».

### Le dispositif des « Ecrits » de Jacques Lacan (2) : une scène faite scène du séminaire

Outre le sens à donner à cette formule et à cette notion (ce dont nous allons nous acquitter par la suite), il s'agit d'observer ici le dispositif (aliénant comme tout dispositif) dans lequel Lacan engage à leur insu ses lecteurs à savoir :

1°) le partage de la scène de lecture entre initiés et non-initiés, entre ceux qui savent « bien entendu » ce que Lacan veut dire quand il dit « l'inconscient, c'est le discours de l'Autre » ou quand il parle de la « notion » introduite « naguère » d'« immixtion des sujets » et ceux qui sont toujours en faute de ne pas savoir ce qui est désormais entré dans le savoir commun –commun au point qu'il n'y a même pas lieu de le rappeler (« nous ne rappellerons pas... ») ; le partage de la scène entre d'une part, ceux qui savent –en réalité ceux qui, pensant détenir la (vérité de la) lettre freudienne,

croient en être quitte quant à ses effets- (= pos°II) et d'autre part, ceux qui, ignorant tout de la lettre jusqu'à son existence, écoutent tels des benêts Lacan qui parle (pos° I).

Ce qui, avant toute définition d'un contenu, s'organise spectralement (et pas seulement virtuellement), c'est d'abord et avant tout une **scène de lecture** qui, en sous-main, prescrit des positions et des rôles possibles à la foule anonyme des lecteurs du « séminaire sur « La lettre volée » » et au-delà des « *Ecrits* » de Jacques Lacan. Toute personne qui décide de se faire lecteur des « *Ecrits* » de Jacques Lacan, vient à occuper –qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non– l'une des positions instituées par la scène du livre.

C'est depuis cette distribution qui organise l'arrière-plan de la scène de lecture (distribution à laquelle il faut ajouter la position III de celui qui à la fin ramasse la mise, celle de Lacan) que se met en oeuvre un processus semblable en tout point à celui de la cure analytique. En effet,

2°) vient à se créer dans le tissu du texte un trou (quant au sens), un manque (à signifier), un manque que le lecteur non-initié ne peut combler lui-même sauf à interroger une formule et une notion éminemment énigmatiques, incompréhensibles en elles-mêmes, qui, appelant à déchiffrement (à la manière de l'oracle), transportent avec elles l'arrière-plan d'une scène depuis laquelle elles prennent supposément tout leur sens. Or, cette scène, scène des initiés, de la communauté des initiés, scène depuis laquelle formule et notion viennent à signifier, c'est celle que contient en puissance le « *naguère* » à savoir le séminaire tenu au même moment par Lacan à Sainte-Anne (de 1953 à 63) puis à l'École Normale Supérieure (de 1964 à 69). Par ce « *naguère* », nous sommes nous-lecteurs-non-initiés renvoyés spectralement à l'historicité d'une scène dont nous sommes –de fait– absents, celle du séminaire de Lacan. Depuis le trou laissé dans le texte, depuis la suture imparfaite opérée par une notion et une formule énigmatiques, nous sommes renvoyés de fil en aiguille au noeud d'une autre scène depuis laquelle –en une expérience de vérité– le trou fait sens. Cette autre scène loin de se dissoudre dans une virtualité hypothétique prend toute sa chair dans la référence à l'analyse datable et datée du rêve de l'injection d'Irma d'où est issue la notion d'« *immixtion des sujets* » à savoir les séances du 9 et 16 mars 1955 du séminaire tenu en 1954-55 sur « Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse »(SIII. Paris, Seuil, coll° Poche 1978).

[Ces deux séances ont pour particularités de précéder deux séances qui portent sur le « jeu de pair ou impair » (23 et 30 mars 1955), lui-même analysé dans le « séminaire sur « La lettre volée » » et une séance dans laquelle Lacan analyse spécifiquement la « *lettre volée* » d'Edgar Poe (26 avril 1955)].

Ce à quoi introduit Lacan par son silence chargé de sens, par le voilement-dévoilement de la formule qui dans sa charge oraculaire appelle un déchiffrement, c'est à un dispositif dont la mystification consiste à se donner un savoir supposé qui sitôt supposé est repris pour mieux susciter chez le lecteur un désir, le désir d'en savoir quelque chose sur la vérité quant à la psychanalyse selon Lacan – les lacaniens diraient : pour mieux révéler chez le lecteur fait sujet (par opposition au moi) son désir, le désir d'en savoir quelque chose sur la vérité de son désir. Ce qui s'éprouve par le lecteur-non-initié comme non-savoir dont il faillit (par opposition à ceux qui savent, les initiés, les membres de la communauté des auditeurs de Lacan et donc Lacan lui-même), c'est l'aspiration à en savoir quelque chose sur la vérité dont la formule est chargée. Devant en passer par le plan séminal depuis lequel la formule prend sens, il entre dans un processus d'aliénation désirante : depuis Lacan, depuis le séminaire de Lacan, la formule qui contient en elle la vérité (freudienne) prend sens.

Au final, ce à quoi Lacan nous convie (en nous obligeant), c'est de nous plonger dans ce séminaire (avec tous les effets aliénants dont nous tentons de nous garder en déconstruisant au fur et à mesure de notre lecture le dispositif dit des « *Ecrits* » de Jacques Lacan, dispositif mis en place par et dans « le séminaire sur « la Lettre volée » ») au cours duquel est avancée notamment la notion d'« *immixtion des sujets* » en tant qu'elle répond à l'objection qui immanquablement surgit dès

l'instant où on affirme –comme il le fait- que la répétition d'un même module intersubjectif est de l'ordre de l'automatisme de répétition freudien.

Pour répondre à l'objection de la pluralité des sujets, Lacan avance la « *notion* » qui n'est donc pas un concept, d'«immixtion des sujets ». Notion qui est si peu un concept que Lacan en fera un usage unique : la seule fois où il en usera ce sera à l'occasion de l'analyse du rêve de l'injection d'Irma. Or, de quoi s'agit-il ?

### **Le rêve de l'injection d'Irma**

Le rêve dit de l'injection d'Irma est le premier des rêves évoqué par Freud dans l'« Interprétation des rêves » ; il en est même le rêve princeps, « le rêve initial, le rêve des rêves, le rêve inauguralement déchiffré »(204 *SII*) dit Lacan (dans ce qui nous est rapporté par Jacques-Alain Miller dans le livre II du séminaire : « Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse », Paris, Seuil, coll° de poche, 1978). Preuve s'il en est de l'importance que Freud lui-même accorda à ce rêve cette lettre qu'il adressa à Fliess quelques temps après la parution du livre, dans laquelle il évoque l'idée qu'un jour peut-être on mettra sur le seuil de sa maison de campagne de Bellevue où se passe ce rêve – « Ici, le 24 juillet 1895, pour la première fois l'énigme du rêve a été dévoilée par Sigmund Freud ». Ce que Freud va avancer à partir de l'analyse de ce rêve, c'est sa grande hypothèse du rêve comme accomplissement d'un désir, précisons accomplissement d'un désir inconscient. Hypothèse dont il s'essaiera à tirer toutes les conséquences théoriques et pratiques dans le reste de l'ouvrage. En ce sens (c'est la position de Lacan que nous rejoignons), Freud découvre, révèle ou fonde l'Inconscient dans et en ce rêve de l'injection d'Irma. Que dans « le séminaire sur « La lettre volée » » Lacan de proche en proche (par association libre?) en arrive à ce point fondateur de la psychanalyse (1<sup>er</sup> temps de la psychanalyse) après avoir inscrit son propos dans le cadre de l'automatisme de répétition (2<sup>nd</sup> temps de la psychanalyse) ne doit sans doute rien au hasard : il s'agit bien en répétant (nous pourrions dire en réécrivant mais d'une réécriture aux effets performatifs) la geste freudienne, de fonder depuis Freud, depuis un « Retour à Freud », la scène analytique française comme lacanienne. Or, quel est ce rêve ? Que nous en dit Freud ? Et que nous en dit Lacan (d'après Jacques-Alain Miller)?

Le rêve dit de l'injection d'Irma se déroule dans la nuit du 23 au 24 Juillet 1895. Dans l'après-midi qui l'avait précédé (le 23 donc), Freud avait eu la visite d'un dénommé Otto. Médecin de son état, ce dernier faisait fonction auprès de la famille de Freud de médecin de famille, médecin qui tout en étant médecin restait toutefois étranger à l'aventure psychanalytique. A l'occasion de cette visite, Freud en vint à s'enquérir auprès d'Otto qu'il savait bien informé, des nouvelles d'une patiente qu'il avait en analyse mais dont les séances avec les vacances d'été s'étaient momentanément interrompues, une dénommée Irma. À l'interrogation de Freud, Otto répondit par cette phrase : « elle va mieux mais pas tout à fait bien ». La nuit venue, après qu'il eut rédigé le cas Irma afin de le soumettre au groupe du mercredi (dont faisait partie un certain Dr. M.), Freud fit le rêve qui deviendra par la suite le rêve de l'injection d'Irma.

Se déployant en trois temps, le rêve met en scène tout d'abord 1°) une conversation entre Irma-la-patiente et Freud-le-docteur-psychanalyste, conversation dans laquelle Irma se refuse à accepter la solution (« *lösung* ») de Freud, ensuite 2°) un dialogue vaudevillesque entre trois amis de Freud, tous médecins : Dr M., Otto et Léopold, qui discutent de la nature et de l'origine des troubles d'Irma, puis enfin 3°) l'apparition visuelle de la formule chimique du triméthylamine, formule renvoyant à l'usage sur Irma, par Otto, d'une piqûre sale dont la solution (« *lösung* ») souillée serait à l'origine de la persistance des troubles d'Irma.

De ce rêve et de son analyse, Freud tire au final l'interprétation suivante : en réponse aux reproches que Freud n'a pas manqué d'entendre dans la bouche d'Otto dans l'après-midi du 23, le rêve dont le personnage central est Irma qui dans la réalité est certes une patiente de Freud mais aussi une amie dont la famille est proche de celle de Freud, mettrait en scène le désir inconscient de se dédouaner



de toute responsabilité quant à la persistance des troubles d'Irma (en en rejetant la faute sur un autre, en l'occurrence Otto). Au cœur du rêve, il y aurait donc l'accomplissement d'un désir inconscient, désir depuis lequel s'expliquerait le rêve. Tout rêve est donc l'accomplissement d'un désir inconscient, voilà la thèse freudienne.

Que nous dit Lacan ?

Notant que la veille au soir précédent la nuit du rêve, Freud avait en toute conscience rédigé le cas Irma afin de le soumettre pour avis à ses amis du cercle du mercredi, Lacan en conclut que ce que Freud décrit comme désir inconscient de se dédouaner de toute responsabilité est tout sauf inconscient ; en effet, n'est-ce pas ce soucis de se dédouaner auprès de ses amis qui a guidé si ce n'est consciemment tout au moins préconsciemment Freud dans la rédaction du cas Irma ? Est-ce à dire que là où Freud nous dit : voilà l'inconscient, ce qu'il trouve est tout sauf inconscient ? Quid en ce cas de l'Inconscient freudien ? Quid de la psychanalyse ? Quid de Freud et la psychanalyse ? Là gît un paradoxe qui à résister à l'analyse emporterait avec lui rien de moins que l'existence même de la psychanalyse.

Loin d'en déduire la nullité de la psychanalyse, Lacan faisant foi –en dépit de la contradiction évidente- à Freud de son affirmation selon laquelle c'est en ce point qu'il découvre l'Inconscient, va nous inviter à une autre lecture du rêve, plus exactement « à prendre, nous, l'ensemble du rêve et de son interprétation. Là, nous sommes sur une position différente de celle de Freud »(SII,P.210). À suivre Lacan de paradoxe il y a qu'à la condition que moi-lecteur-de-Freud, je mette en rapport le rêve dont Freud-l'analysant nous fait le récit et l'interprétation du rêve que Freud-l'analyste fait de son rêve. Le paradoxe se dissout de lui-même dès l'instant où, rompant l'identification qui inévitablement me lie moi-lecteur-de-Freud à Freud-le-narrateur, je considère non plus le rêve dans son rapport à son interprétation mais l'ensemble textuel constitué par le rêve et son interprétation ; en ce point, « nous sommes sur une position différente de celle de Freud ». Ainsi, croyant sur parole Freud, Lacan nous invite, nous-lecteurs-de-Freud à le lire depuis une position ex-centrée au texte, position qui en décentrant le cadre de lecture révélerait enfin la vérité voilée de la lettre freudienne. Foin d'un paradoxe qui serait intrinsèque au texte de Freud, plutôt un paradoxe résultant d'un angle de lecture inapproprié, inappropriation générée par l'ordre Imaginaire (de type identificatoire) dans lequel immanquablement tout lecteur est pris dès l'instant où il lit le texte freudien. Ainsi, accéder à la vérité de la parole freudienne telle qu'elle est originairement consignée dans le texte freudien, exigerait un processus de déprise imaginaire de type subjectivant, processus semblable ... au processus analytique.

Pour résumer, toute dissolution du paradoxe logique (dissolution nécessaire à l'affirmation fondatrice de la psychanalyse) exige de se décentrer de toute identification à l'autre-narrateur afin de dévoiler –depuis cette position ex-centrique proprement Symbolique- la vérité de la lettre freudienne. Voilà à quoi nous convie et nous invite Lacan.

Invitation qui toutefois loin d'être pure de tout désintéressement cache comme souvent voire toujours chez Lacan quelques non-dits, quelques mauvais coups voire traquenards loin d'être innocents et neutres. En effet, tout se passe comme si en nous promettant la lune de la vérité freudienne, Lacan ne cessait de nous détourner de la scène où l'essentiel se joue, tout se passe comme si en nous leurrant d'une promesse –métaphysique (la lettre déchiffrée restituée à sa destination –la Vérité), il nous masquait l'étroitesse d'un dessein basement humain (faire main basse sur l'héritage freudien). Soit la position III dans le module intersubjectif dégagé de « *la Lettre volée* » : celui qui à la fin rafle la mise. Car alors même qu'il nous invite à nous déprendre d'une certaine specularité inhérente à la position de lecteur, Lacan prend soin d'effacer scrupuleusement mais en silence, les traces de la scène depuis laquelle il opère pour nous et avec nous cette déprise à savoir la scène du « séminaire sur « La lettre volée » », la scène du texte faite séminaire, la scène d'écriture (ex. quand Lacan affirme dans « le séminaire sur « La lettre volée » » que « le narrateur

général ... n'y ajoute rien « par hypothèse » » p.19 mais aussi ce que Lacan dit d'après Jacques-Alain Miller dans le séminaire II : « L'auteur, le scribe, n'est qu'un scribouillard, et il vient en second » p.210). Effaçant soigneusement toutes aspérités susceptibles de nous rappeler nous-lecteur-de-Freud la scène –lacanienne- depuis laquelle nous lisons Freud, il crée l'illusion de nous faire accéder **sans intermédiaire** à l'authenticité du message freudien originel. Gommant méticuleusement la scène d'écriture depuis laquelle nous lisons Freud, il nous promet de révéler la vérité comme vérité de la lettre freudienne. Par ce biais, nous manquons à voir –aveugles que nous sommes- ce qui se déroule sous nos yeux à savoir le vol (de la lettre freudienne) par Lacan, vol auquel -piège des pièges- nous participons à notre insu, faisant de nous les complices –et donc les meilleurs gardiens- du secret lacanien. Emportés bien malgré nous dans la plus fumeuse des opérations clandestines, nous devenons responsables mais pas coupables du casse du siècle.

Du gommage généralisé de la scène résulte une mystification qui est le fait d'un « prestidigitateur » (terme par lequel Lacan qualifie Dupin dans « Le séminaire sur « La lettre volée » ») : lire Freud depuis Lacan avec la promesse de dissoudre, depuis ce détour proprement lacanien, l'aporie en révélant –depuis Lacan, depuis la lecture de Lacan- la vérité (la seule possible) de la lettre freudienne. De ce détour nécessaire à une sortie de l'aporie et donc à une réaffirmation performative de la subversion freudienne, à la répétition fondatrice du geste freudien résulte une formulation selon des termes et des découpages, selon un plan d'intelligibilité proprement lacanien de la psychanalyse, formulation qui, s'étant énoncée à partir, depuis un retour à la lettre freudienne, au message originel freudien, depuis un « Retour à Freud », se veut en même temps la seule formulation freudienne possible, La formulation freudienne. Ainsi par ce stratagème, Lacan réussit le tour véritablement magique de faire du texte freudien le texte qui, depuis l'origine, depuis le moment même de sa naissance comme texte, attend dans l'ombre la lumière de celui qui seul et unique le déchiffre en lui restituant le sens, l'unique qu'il garde par-devers lui et en lui. En ce sens, Freud non seulement annonce Lacan mais plus encore n'est jamais autant freudien que quand Lacan dit « Freud a dit... » : le lacanisme, l'interprétation lacanienne de Freud est – contre Freud lui-même- la quintessence de la lettre freudienne en tant que depuis l'origine, en sa pureté originelle, Freud est sans reste Lacan.

Toutefois, pour que cette annexion fonctionne, aura-t-il fallu que Lacan, institué par nous (mais à notre corps défendant), depuis nous donc « seul lecteur de Freud » non seulement gomme la scène depuis laquelle il parle mais qu'il suppose la non-duplicité de Freud ; aura-t-il fallu qu'il suppose contre toute évidence que Freud-l'auteur ne soit pas aussi et en même temps son premier lecteur –et sans doute le plus averti de tous. (Ce que Lacan opère dans « Le séminaire sur « La lettre volée » » quand il écrit de la lettre qu'elle ne supporte pas « la partition. Mettez une lettre en petits morceaux, elle reste la lettre qu'elle est » (p.24) ou quand dans le séminaire II il dit (selon Jacques-Alain Miller) à propos du « nous recevons » qui introduit le récit du rêve de l'injection d'Irma, qu'il « ne paraît pas impliquer une bien grande duplicité de sa fonction sociale », qu'il n'est pas donc « un personnage double »). Car affirmer « Lacan, Le lecteur de Freud » implique d'exclure au préalable la possibilité (intrinsèque à l'acte d'écriture): « Freud, Le lecteur de Freud ». C'est à la condition de son exclusion que Lacan peut s'instituer avec nous, depuis nous, « Lacan, Le lecteur de Freud »

C'est depuis le cadre général de cette mystification que Lacan annonce son dessein en forme de promesse : définir à partir de la lettre freudienne enfin retournée et déchiffrée, à partir de la vérité de la lettre freudienne, ce qu'est non seulement le rêve mais aussi la psychanalyse et le fonctionnement humain. Ce qui va prendre la forme d'une certaine lecture déchiffrente (qui se veut expérience de vérité) du texte freudien à savoir plus précisément du rêve de l'injection d'Irma.

### **L'analyse par Lacan du « rêve de l'injection d'Irma »**

Dans l'analyse que Lacan fait du rêve de Freud, nous pouvons dissocier deux temps eux-mêmes sécables en deux sous-temps :

-premier temps lui-même dissociable en deux sous-temps:

- a) 1<sup>er</sup> temps, 1<sup>er</sup> sous-temps : le dialogue entre Irma-la-patiente et Freud-le-médecin, dialogue qui est tellement proche –comme le dit Freud dans son analyse- de la réalité qu’il pourrait s’être tenu réellement par le passé ; dans ce dialogue est donc mis en scène Freud tel qu’il se perçoit dans la réalité soit ce qui en terme lacanien, définit le « Moi ».
- b) 1<sup>er</sup> temps, 2<sup>nd</sup> sous-temps : Irma ouvre la bouche donnant à voir au regard de Freud-le-médecin l’informe des secrétats et des chairs internes à la bouche ; ce qui ne va pas sans susciter de l’angoisse chez Freud (celle d’avoir peut-être loupé quelque chose dans la maladie d’Irma) ; angoisse qui témoigne selon Lacan de la rencontre par Freud du Réel, soit l’innommable, l’indicible, l’impensable du Sexuel (ici figuré dans la rencontre avec l’informe charnel d’une bouche ouverte –avec toutes les équivoques érotisantes de l’objet bouche, du trou, ...)

-second temps lui-même dissociable en deux sous-temps :

- a) 2<sup>nd</sup> temps, 1<sup>er</sup> sous-temps : dès lors qu’Irma ouvre la bouche, dès lors que Freud fait l’expérience du Réel (ce dont témoigne le surgissement de l’angoisse comme expérience réelle du Réel), Freud disparaît de la scène au profit de trois personnages : Dr. M., Otto et Léopold qui, tous médecins, devisent –non sans ridicule- sur le cas Irma ; ce que ces trois personnages viendraient figurer, ce sont les différentes couches identificatoires à partir desquelles s’est successivement composé le Moi freudien. Chacun renvoyant par association à des êtres chers dans l’histoire de Freud (ex. Dr. M. renvoie par association au demi-frère de Freud qui lui-même renvoie au Père de Freud soit à celui qui fait autorité), ils incarnent les figures identificatoires à partir desquelles s’est constitué par accumulation le Moi freudien.
- b) 2<sup>nd</sup> temps, 2<sup>nd</sup> sous-temps : dès l’instant où sous l’effet du Réel, du Sexuel, le Moi freudien vient à imploser en ses différentes composantes (les différents personnages de la sous-partie précédente), alors vient à apparaître –sous la forme de la formule chimique du triméthylamine- ce qui, au-delà de l’Imaginaire, s’avance comme le Symbolique comme tel :

« Dans le rêve de l’injection d’Irma, c’est au moment où le monde du rêveur est plongé dans le chaos imaginaire le plus grand que le discours entre en jeu, le discours comme tel, indépendamment de son sens, puisque c’est un discours insensé. Il apparaît alors que le sujet se décompose et disparaît. Il y a dans ce rêve la reconnaissance du caractère fondamentalement acéphale du sujet, passée une certaine limite. Ce point est désigné par le AZ de la formule de la triméthylamine. C’est là qu’est à ce moment le je du sujet (...) Au point où l’hydre a perdu ses têtes, une voix qui n’est plus que la voix de personne [2] fait surgir la formule de la triméthylamine, comme le dernier mot de ce dont il s’agit, le mot de tout. Et ce mot ne veut rien dire si ce n’est qu’il est un mot » (SII, 234).

Au final, ce que Freud rencontre au cours d’un long processus semblable à celui de la cure analytique, au cours d’un processus de dé-imaginarisation, de dé-spécularisation, de dé-centration subjective (au sens de décentration du Moi vers le Sujet excentrique de l’Inconscient) figuré dans et par le déroulement même du rêve (par le rêve en lui-même en déroulement), c’est le fin mot de sa destinée, c’est ce qui apparaît « dans une formule écrite, avec son côté Mané, Thécel, Pharès, sur la muraille, au-delà de ce que nous ne pouvons pas ne pas identifier comme la parole, la rumeur universelle », ce qui se montre « tel un oracle » sans donner « aucune réponse à quoi que ce soit », une formule qui s’énonce avec un « caractère énigmatique, hermétique » dans laquelle « il n’y a d’autre mot ... que le mot » (SII, p.218).

De la lecture lacanienne de Freud (qui se veut retournement et déchiffrement de la lettre en sa vérité ) découle –comme réponse au paradoxe initial- la thèse suivante : si Freud fonde en ce point même de son texte l’Inconscient, ce n’est pas en tant qu’il en exposerait pour la première fois le concept en ce livre, ce n’est pas en tant qu’il en aurait formulé l’idée nouvelle dans ce texte mais en tant qu’il saisit pour la première fois, en et par le livre -« *Traumdeutung* » und « *Sigmund Freud* »-

qu'il advient –qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou non- comme « *Freud, fondateur de la Psychanalyse* ». Ce qu'il découvre non sans effroi au fil même de sa plume, au fil de son adresse à cet Autre présent mais présent comme absent (le lecteur virtuel auquel il s'adresse en écrivant) c'est ce qui par-devers lui l'écrit comme : « *Freud, fondateur de la Psychanalyse* ». Lacan dit :

« C'est déjà pour la communauté des psychologues, des anthropologues, qu'il rêve. Quand il interprète ce rêve, c'est à nous qu'il s'adresse. (...) Ce n'est pas seulement pour lui qu'il trouve le Nemo ou l'alpha et oméga du sujet acéphale, qui représente son inconscient. C'est lui, au contraire, qui parle par l'intermédiaire de ce rêve, et qui s'aperçoit qu'il nous dit – sans l'avoir voulu, sans l'avoir reconnu d'abord, et le reconnaissant uniquement dans son analyse du rêve, c'est-à-dire pendant qu'il nous parle –quelque chose qui est à la fois lui et qui ne l'est plus »(SII, p.235)

À suivre Lacan, c'est donc depuis l'adresse à l'Autre que, lui revenant sous une forme inversée, le message de sa destinée –enfin retournée et déchiffrée- fait sens –au sens d'une orientation prescriptive. Ce que Freud rencontre depuis l'excentricité d'un livre : « *Traumdeutung* » und *Sigmund Freud*, c'est le dessein qui le fait : « *Freud, fondateur de la psychanalyse* ». Venant pas la sophistique d'un dispositif qu'il met en place s'auto-instituer seul lecteur (c'est-à-dire seul Autre) de Freud, Lacan –déchiffrant et retournant à son destinataire le message freudien- institue –depuis lui- « *Freud, fondateur de la psychanalyse* ». De ce tour de passe-passe nous avons le symptôme quand depuis Lacan, Freud parle dans le séminaire II :

« Je suis celui qui veut être pardonné d'avoir osé commencer à guérir ces malades, que jusqu'à présent on ne pouvait pas comprendre et qu'on s'interdisait de guérir. Je suis celui qui veut n'en être pas coupable, car c'est toujours être coupable que de transgresser une limite jusque-là imposée à l'activité humaine. Je veux n'être pas cela. À la place de moi, il y a tous les autres. Je ne suis là que le représentant de ce vaste, vague mouvement qui est la recherche de la vérité où, moi, je m'efface. Je ne suis plus rien. Mon ambition a été plus grande que moi. La seringue était sale sans doute. Et justement dans la mesure où je l'ai trop désiré, où j'ai participé à cette action, où j'ai voulu être, moi, le créateur, je ne suis pas le créateur. Le créateur est quelqu'un de plus grand que moi. C'est mon inconscient, c'est cette parole qui parle en moi, au-delà de moi. Voilà le sens de ce rêve » (SII, p.235)].

### **Immixtion des sujets et inconscient**

Qu'en est-il de l'immixtion des sujets ? Qu'en est-il de l'inconscient selon « le séminaire sur « La lettre volée » de Jacques Lacan ?

La notion apparaît quand il s'agit pour Lacan de commenter la seconde partie du rêve, celle dans laquelle entre en scène –en lieu et place de Freud- une « *foule* » freudienne, celle incarnée par le Dr M., Otto et Léopold :

« Après la première partie, la plus chargée, imaginaire, il entre à la fin du rêve ce que nous pourrions appeler **la foule**. Mais c'est une foule structurée, comme la foule freudienne. C'est pourquoi j'aimerais mieux introduire un autre terme, que je laisserai à votre méditation avec tous les *doubles sens qu'il comporte –l'immixtion des sujets* »(SII, p.220).

L'immixtion des sujets désigne la foule de ceux qui, habitant la scène du rêve, incarne l'homme Freud dans sa multiplicité fondatrice. Or, cette foule est structurée, structurée selon une certaine distribution des rôles, des places, selon une pluralité de positions subjectives qui depuis elles organisent et ordonnent non seulement l'univers social dans lequel l'homme Freud vit, mais aussi fondent –depuis elles- la réalité sociale de la foule analytique, la réalité sociale. Ainsi, voit-on :

1°) Sur la scène fantasmatique et donc interne à l'homme Freud, se dessinent 3 positions distinctes : - celle du Dr M. en tant qu'il symbolise celui qui fait autorité =pos° I ; -celle d'Otto en tant qu'il est l'ami-ennemi soit celui qui d'un instant à l'autre d'ami peut devenir ennemi (au point de vouloir voler la lettre, au point de vouloir se faire le maître de la lettre)=pos°II; -et enfin Leopold qui est l'ami toujours prêt à défendre Freud contre tout ami-ennemi (celui qui est prêt à se sacrifier pour restituer à Freud sa lettre)=pos°III. Chacune de ces positions vient à se définir au regard de la lettre qu'ils se disputent à savoir l'énigme quant à ce qui trouble Irma, l'énigme quant à ce mystère féminin, le sexuel fait mystère féminin.

Or, cette structure interne au rêve freudien, dévoilant l'espace fantasmatique et donc intime de l'homme Freud détermine aussi

2°) l'inscription de l'homme Freud dans un certain type d'univers relationnel. Tout rapport à l'autre, toute rencontre avec un autre s'ordonnera selon le cadre des possibles prescrit par la structure. Ainsi, tout réseau interhumain constitutif de l'insertion de l'homme Freud dans le champ social viendra-t-il à se composer à l'image de la structure fantasmatique de l'homme Freud : ainsi, si à la position du Dr M. viennent se loger le demi-frère et le père de Freud, à celle d'Otto peut être inscrit Carl Gustav Jung et à celle de Léopold, Ernest Jones. Plus que la structure fantasmatique interne à un homme, le plan dégagé depuis la foule freudienne vient ordonner une certaine configuration intersubjective depuis laquelle l'homme Freud s'insère dans le monde comme monde de l'autre et du rapport à l'autre.

Mais il y a plus car

3°) outre une structure fantasmatique par nature individuelle, outre une structure intersubjective du rapport social, cette structure depuis le nom de Freud, depuis sa signature (non assimilable à l'homme Freud) vient instituer l'existence sociale et historiquement déterminée d'une foule analytique, la communauté agissante des analystes. Car c'est depuis cette scène première que vient s'organiser l'effectivité, la matérialité d'une communauté qui, unie autour d'une cause (celle du mystère d'Irma dont se saisit Freud, celle de la cause freudienne), agit réellement sur et dans le monde : cellule parmi les cellules, la foule freudienne unis sous et par le nom de Freud transforme à tout instant, dans l'histoire donc, la réalité sociale de ce qui fait monde.

Et aussi et enfin,

4°) découpler de l'homme, désarrimer de l'homme dont il est le nom, le nom « *Freud, fondateur de la psychanalyse* » institue avec lui et en lui le plan d'une discursivité originale qui, enchâssée dans le tissu lacunaire de l'Archive de son époque, participe de l'ordonnement d'une réalité sociale.

En résumé, la foule freudienne est tout autant la foule depuis laquelle Freud est Freud que la foule depuis laquelle se constitue la communauté des freudiens soit le réseau collectif depuis lequel Freud est Freud, fondateur de la psychanalyse. Ainsi, l'Inconscient freudien lu par Lacan s'avance à la fois comme la scène fantasmatique intérieure à un individu et à la fois comme la scène collective depuis laquelle se structure la réalité sociale, non pas seulement au sens de la réalité sociale d'un homme, de son entourage fait social, de son insertion dans le monde depuis le réseau restreint de la cellule (familiale et amicale) mais au sens d'une réalité qui se structure depuis un nom, une signature, organise le social non seulement depuis la communauté agissante scellée par ce nom mais aussi et plus fondamentalement depuis le plan ou la strate de l'ordre qu'il porte. L'Inconscient serait le plan depuis lequel individuel et social se rejoignent en tant que l'un vient à redoubler l'autre et ce de façon infini.

## **Pour conclure**

Je ne voudrais pas terminer sans définir au final ce dont notre propos n'aura cessé –sans le vouloir mais tout en le voulant- de dégager en s'en dégageant à tout instant à savoir le dispositif que sont les « *Ecrits* » de Jacques Lacan institué dans et par « Le séminaire sur « La lettre volée » ». Schématiquement, le dispositif se compose comme suit :

1°) d'un régime d'ordonnement du discours lacanien selon une triple loi dont la fonction est en sériant les articles « d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité » [3]. Par ces procédures externes de contrôle, il s'agit de réprimer en les faisant « fausse » toute lecture non-autorisée du texte lacanien, il s'agit de maîtriser le sens –vécu comme arbitraire- construit depuis l'après-coup d'une lecture quelconque. Reconfigurant les textes selon le cadre d'un cadre prédéterminé, vient à être étouffer dans l'œuf tout processus disséminateur –et donc créateur- de la lettre. Dans ce régime, « *le*

*séminaire sur « La lettre volée »* tient lieu du cadenas qui en assurant l'intégrité du corps textuel en clôt hermétiquement l'accès à tout autre non-autorisé.

2°) d'une scène de lecture faite scène du séminaire : A la faveur du « *Le séminaire sur « La Lettre volée »* », la scène des « *Ecrits* » devient spectralement scène du séminaire, scène dans laquelle le lecteur en sa qualité prescrite par la scène de non-initié, vient demander par-delà lui-même à l'au-delà de la scène textuelle, celle du séminaire de Jacques Lacan, qu'il soit initié à la vérité, la vérité freudienne, celle que contient en puissance la formule (ou la lettre) lue et déchiffrée par Lacan. Par ce stratagème, le lecteur toujours en défaut de savoir s'aliène au savoir toujours supposé à celui qui depuis l'autre-scène (là où tout prend sens en une expérience de vérité) parle. Devenant spectralement auditeur de Lacan (soit son disciple et son analysant), il lit et interprète la lettre freudienne toujours sous transfert ;

3°) du sceau d'une signature, du dépôt d'une marque qui serait « Lacan ou le Retour à Freud » : s'instituant seul lecteur de Freud, seul déchiffreur de la lettre freudienne en sa vérité, Lacan annexe la lettre freudienne afin depuis cette annexion fonder la psychanalyse en France comme lacanienne. Cette annexion se noue à partir d'une signature qui en assurant la clôture hermétique, en introduit la réalité performative. En ce sens, « *Le séminaire sur « La lettre volée »* » fonctionne telle le sceau qui en reliant la série des « *Ecrits* » de Jacques Lacan, imprime dans le tissu collectif la griffe d'une marque –incontournable : « *Lacan ou le « Retour à Freud »* ».

#### Notes

[1] Il y a une dimension temporelle du type « temps logique » (instant de voir, le temps pour comprendre, le moment de conclure) qui entre ici en jeu. C'est notamment dans son article « *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée* » (1945) (in *Ecrits*. Paris, Seuil, 1966. p.197- 213) que Lacan pense la décision et l'action à partir d'un processus logique de subjectivation. Ne pouvant pour des raisons évidentes de temps non-extensible nous lancer dans cette question complexe, nous nous sommes « hâté » à décrire ce qui était au regard de la question posée l'essentiel. Toutefois, ce choix a eu pour effet de radicaliser –en un sens structural- notre lecture. Elle en constitue l'une des limites principales.

[2] « Voix de personne » qui fait écho à la « voix sans nom qui me précédait depuis longtemps » de M. Foucault dans « L'ordre du discours ». Paris, Gallimard, 1971. p.7.

[3] in Michel Foucault « L'ordre du discours », Paris, Gallimard, 1971. p.11.